

LE VOYAGE
DE SARAH

Michel Granowski

Le voyage de Sarah

Roman

Éditions Persée

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2019

Pour tout contact :

Éditions Persée – 27 allée des 5 Continents – ZA du Chêne Ferré – 44120 Vertou
www.editions-persee.fr

À mon père, immigré russe juif qui a traversé les heures sombres du XX^e siècle, exemple de courage, de dignité, de persévérance, maîtrisant une culture générale remarquable qui élèvera sa profession de médecin de campagne au sommet du mérite. Sa mémoire restera le modèle de mon existence, l'espérance dans l'humilité.

À mon épouse Marlène, qui a porté ma vie vers l'excellence, l'amour et la passion, qui a su gérer mes angoisses et mes incertitudes, elle fut la flamme de ma plume et l'âme de mon cœur sans lesquelles cet ouvrage n'aurait pu voir le jour.

À mes deux filles adorées Déborah et Karen.

À ma petite-fille Eléa, étoile d'amour qui berce mon cœur d'un bonheur absolu.

Les ruines estivales gisaient au soleil qui brodait ses rayons sur les corps assouvis, bercés de nonchalance et de lassitude. Les sens repus, gorgés de tous les festins, enterraient leurs souvenirs à la gloire de l'oubli.

La saison expirant après son ardente débauche, l'été flânait indolent, enveloppant le paysage grandiose d'une sensuelle tiédeur, où les rêves et les sentiments murmuraient sous les ombres blêmes. Cette tragique plénitude inondée de délices et d'ivresse estompait discrètement ses flammes vers la douceur automnale ; l'âme apaisée s'abîmait dans l'émouvante mélancolie du mois de septembre diffusant ses échappées brumeuses.

Dans son écrin nacré, la baie de Barley Cove dégageait ce charme et cette émotion dont seule la nature est le gardien du temple. Le sable velouté qui semble dissoudre et recomposer, insensible à la souffrance humaine, et la lande verdoyante parée de mosaïques fauves bercée par le frisson obsédant de la mer s'enlaçaient dans une étreinte immuable de deux amants incrustés dans l'éternité. Le rivage nu respirait d'un souffle transparent et limpide au sein de son berceau virginal, adouci de sérénité portant ses mélodies vers les sombres abîmes.

Un homme dans sa méditation solitaire était assis tout près de l'eau pour s'imprégner de son parfum minéral, percevoir dans une intime confiance le rythme plaintif de l'écume, venant étoffer d'une délicate caresse la grève et mourir sous le sable, et admirer immuablement cette immensité éternelle qui vous enlace dans ses bras comme une mère, vous envoûte comme une déesse, vous invite à tous les voyages et les rêves, et vous fixe à l'horizon infini d'un univers inconnu.

Il se tenait immobile, le regard à l'abandon, égaré, absorbé dans ses pensées qu'il puisait aux sources de son âme. Son visage troublé, amnésique, hors du temps, éteint par les angoisses et la vacuité offrait un désert tourmenté, rongé par les démons de l'inquiétude, émergeant

d'une ennuyeuse léthargie, refuge d'un sinistre labyrinthe où rodent les ombres ténébreuses et les vagues d'amertume. Dans cette errance mélancolique où le cœur cherche un refuge, il semblait esclave d'une peine opprimée par des souvenirs amers.

Dans sa partition placide, Paul serrait contre sa poitrine un petit sac, comme s'il voulait y dissiper le souffle frais des battements de son cœur.

La sérénité fascinante des lieux éclatait d'une intensité féerique, grisante comme l'amour où le chant de la mer semblait recueillir la plénitude du temps et l'hymne de l'univers.

Les vibrations du silence, voilées par les ombres cérémonieuses du soir, s'offraient aux bruissements délicats de la brise marine mêlés à la mélodie troublante et captivante des vagues océanes, soupirant sur la grève.

Paul, dans une suprême quiétude quand le soir inonde le rivage, écoutait sa voix intérieure savourant une inépuisable fontaine de pureté, aux racines invisibles de l'harmonie d'où jaillit l'onde solennelle de la sagesse éternelle.

Enfin l'écran s'alluma sur le spectacle du crépuscule naissant, dévoilant la magie perpétuelle du couchant qui caressait le teint pâle de Paul.

Le soleil déclinait au murmure de la mer, les vapeurs festonnées dispersaient leurs rayons d'or érigeant un temple majestueux sur la douce fluidité des derniers feux du jour. Une rivière de flammes et de perles ondoyantes démasquait ses trésors sur les rives argentées, larmes de lumière fondant sur le sable nacré dans un apaisement poétique.

Des mèches de chevelure mouvante ondoyaient au lointain, tissant des pastels rubanés aux flocons poudreux, irisés de cristal. Le dôme enivrant d'un azur voilé épanchait ses flots sanglants, ruisselant en cascades écarlates s'immolant sur la terre dans une explosion crépusculaire; l'embrasement des nues dans les lueurs carminées dressait des chandelles fascinantes brodées de dentelles telles des roses flamboyantes, savourant la fraîcheur du soir. Une déclinaison de teintes colorées et de corolles scintillantes, chatoyantes d'une féconde exaltation dispersaient les grappes de bijoux dans un instant de grâce abreuvé d'émotions.

La mer sur son lit de corail déployait des pétales d'écume d'argent, en franges scintillantes nacrées, en ondulations vermeilles, à l'horizon des cieux éblouissants de tourbillons cramoisis et de reflets ombrés.

Cette symphonie pastorale fascinait l'atmosphère d'une exquise rêverie, où l'opulence et la magnificence des tonalités chaudes et froides se fondaient dans un mysticisme oriental, ravissement de paillettes flamboyantes, capturant les rouges corail et magenta, les oranges tangerine et safrané, les jaunes topaze et fleur de soufre, les verts opaline et turquoise, les bleus indigo et cyan, les violets byzantin et héliotrope, les bruns sépia et terre de Sienne. Cette scène mythologique reflétait la splendeur et le sensualisme de Raphaël, l'humanité du Tintoret, l'idolâtrie des lumières de Véronèse.

Les rayons de miel et les ombres subtiles s'évaporaient dans une tiédeur fiévreuse, vision fugitive avant que l'astre du jour ne se dissipa à l'horizon sur le front de la nuit, évocation suprême où l'âme recueille l'onde parfumée des rayons évanouis, pour contempler l'émerveillement de l'éther étoilé. Les oiseaux s'étaient tus, les fleurs se blottissaient sous leurs pétales, l'ombre et la lumière s'estompaient sous un voile argenté, endiguant ce souffle éphémère où rien ne paraît subsister, ni le jour ou la nuit, ni la vie ou la mort, ni la substance ou l'apparence.

Le disque solaire tel un œil de cyclope sombrait dans l'océan brumeux, livide et pétrifié qui répandait son encre noire à la fontaine des songes.

Au soir incandescent, le jour s'était dissout dans sa suave métamorphose; la nuit traîna son voile glacé sur les rides plissées du rivage immaculé; sans émoi et sans murmure, la tiède opacité embaumée se drapait dans sa beauté argentée, le chant de la mer s'endormait, les vagues apaisées semblaient ruisseler d'une éternelle étreinte.

Rome lui dressa un palais sur l'Aventin, couronnant les cieux à l'aube crépusculaire, reine des ténèbres dominant l'essaim d'étoiles ruisselant à l'infini, telle une gerbe de miel étincelante. La lune diamantée comme une sphère de cristal pétillait et palpait sur l'abîme purifié d'un éclat miraculeux. Sa lueur bleutée et satinée flottait sur l'univers endormi dans un voyage énigmatique nourrissant les chimères et les illusions.

Paul s'abandonna sur le sable frais afin de célébrer le spectacle, un frisson de bien-être parcourut son corps et l'enveloppa au contact rassurant de ce lit ouaté. À l'océan céleste la magie silencieuse des ombres tendit son velours noir où miroitait le flot sacré des constellations suspendues sur un filet d'or soupirant leur ivresse comme des flambeaux d'amour. L'empire hyperbolique s'étirait dans l'espace dans une tendre transfiguration langoureuse, le prodige de la clarté agonisante délivrait le sacre des rêves et la dérive des sentiments ; dans cette forêt de symboles noyée de doutes et de désespoirs, la douce confiance de l'âme ressuscite l'éternelle souffrance où le néant engloutit la tourmente secrète du miroir de la nuit.

Le souffle universel de ce Panthéon nébuleux soutenait le chant mystérieux des astres radieux dans le charme invincible d'une caresse enflammée, perdue dans les eaux amères de la conscience, arrachant les désirs dans une apaisante fatalité.

La splendeur languissante de la voie lactée berçait la sensibilité troublée du regard de Paul d'où jaillissait une solitude méditative ; un masque de béatitude le plongea dans une tourmente onirique, il parcourut sur un char ailé le temple antique de la galaxie. Dans le verseau Deucalion naviguant sur les eaux du déluge, dans le capricorne Amalthée, nourricière de Zeus devenant la corne d'abondance, dans le sagittaire le centaure Chiron à moitié homme, à moitié cheval, dans le scorpion Orion tentant d'abuser Artémis, dans la vierge Déméter tenant son boisseau de blé, dans la lyre Orphée l'enchanteur parvenant à émouvoir l'Hadès pour ressusciter Eurydice au royaume des morts, dans l'aigle Zeus kidnappant Ganymède vers l'Olympe.

Paul s'était endormi d'un profond sommeil, il s'éveilla quelques heures après vers deux heures du matin, se leva et quitta la plage pour rejoindre sa chambre d'hôtel.

Le lendemain, Paul se prépara rapidement et prit la direction de Mizen Head, falaises vertigineuses du sud-ouest de l'Irlande. Il parcourut le chemin vers le pont suspendu reliant la péninsule à l'île de Cloghan, et gravit la centaine de marches pour accéder à un des points extrêmes de l'Irlande offrant un impressionnant panorama océanique.

La sauvagerie de ce lieu suscitait à la fois terreur et émotion, terre vierge depuis des millénaires, véritable paradis que la main de l'homme n'avait pas encore souillé, enfer de violence devant ces falaises écor-

chées, mutilées par les courants déchaînés sans répit sur ce corps décharné, saignant de cicatrices séculaires.

Le vent déployait ses assauts sur les ombres incertaines, déchirant les nuages, jetant sa sinistre furie au festin de la mer pour s'engouffrer enfin dans les gorges sombres.

Paul déposa son sac qui ne l'avait pas quitté un instant, il l'ouvrit délicatement et sortit son contenu, une urne funéraire dont il ôta le couvercle avec précaution. Son regard indécis se figea sur les cendres grises, comme vidé de sa substance. Il se redressa comme hypnotisé par cette vision et fit doucement glisser les poussières entre ses doigts au-dessus des flots qu'il vit disparaître rapidement dans l'écume fumante, éclatant comme des perles sur la roche noire. Le vase glissa entre ses mains. Ce fut un moment d'éternité. Sa chute semblait ralentie, le temps s'était pétrifié, puis il fut submergé et englouti par les vagues déferlantes et le vent hurlant de cet enfer terrifiant.

Devant cet océan assiégeant les falaises, Paul se sentit épuisé. Il tomba à genoux et fondit en larmes. Son âme éprouvait un soulagement et une délivrance, elle avait libéré la mort en offrande à l'univers.

Un sublime murmure déchirant les rêves et un souffle invisible arrachant les sanglots s'égarèrent sous un voile ondoyant et agité de souffrances, où la mémoire du cœur dessinait de longs soupirs, resplendissait de baisers ivres d'écume, devant les rafales furieuses cinglantes cornant les vagues d'un souffle sauvage et dans un triomphe déchaîné, s'engouffrant dans les gorges béantes du rivage écartelé, tel un éclat de cristal. La fureur mugissante de cet océan démasquait à la fois les terreurs et les splendeurs de la nature, hurlant les flots de germes clairs sur les gouffres insatiables.

Un jeune berger gardait son troupeau de moutons sous l'arbre d'Eride, Ishtar l'aperçut et tomba amoureuse de Tammouz, fils du dieu Ea qu'elle épousa. Ishtar dans le Panthéon babylonien représente la déesse de la vie, de la fertilité, de l'amour et de la guerre. Fille de Sin, la déesse-lune elle incarne la planète Vénus, la reine du ciel ; étoile du matin elle symbolise la divinité guerrière, debout sur son lion, armée de son arc, détenant la souveraineté accordée à ses amants ; étoile du soir elle personnifie l'amour. Et le plaisir protégeant les prostituées sacrées de Ourouk Tammouz est le dieu mésopotamien de la croissance, dont le destin s'identifie à la disparition annuelle et à la résurrection de la

végétation. Amant d'Ishtar, pleuré chaque année, il descend au sein de la Terre, après avoir rejoint la steppe et le grand fleuve qui s'ouvre sur le Royaume des morts.

Tammouz comme Adonis est percé à mort par un sanglier sauvage et sombre dans le monde de l'au-delà Aralu où règne la sœur d'Ishtar, Ereshkigal. Ishtar décide de descendre dans le monde inférieur des Enfers afin de dérober le pouvoir détenu par sa sœur aînée et ramener à la vie Tammouz en le baignant dans les eaux d'une fontaine. Elle pénètre nue dans le palais d'Ereshkigal traverse les Sept Portes, se présente dénuée de tout pouvoir devant la reine et les Sept Juges des Enfers qui la tuent. À la suite de sa faillite et de sa disparition, le monde des vivants est privé de sa puissance fertile, le seigneur des dieux Enki intervient pour lui redonner vie et l'extraire du monde des morts.

Cependant selon la loi, aucune personne ne peut revenir sur Terre après avoir pénétré en enfer. Ishtar choisit Tammouz pour la remplacer dans le Monde Inférieur, elle le délivre des démons l'entraînant vers le monde des morts. Regrettant la perte de son époux, elle obtient des dieux l'autorisation d'un retour cyclique tous les six mois dans le monde des vivants pour restituer la vitalité universelle de la Terre.

Dans le mythe de la descente aux enfers, sa disparition fait cesser toute activité sexuelle en automne et en hiver, son retour est une célébration à la vie au printemps et en été expliquant le rythme des saisons. Cette légende où l'amour est plus intense que la mort par l'omniprésence de Vénus rejoint la mythologie de la mort et de la résurrection d'Adonis, de Déméter, de Perséphone. Le dieu de la Végétation symbolise l'extinction de la nature en hiver et sa renaissance au printemps.

Dans la croyance védique, les indo-aryens pensaient que l'âme survivait après la mort, tombant dans le châtement ou la félicité éternelle. Cette religion aryenne contribuera à l'évolution vers le brahmanisme, puis vers l'hindouisme. Les textes sacrés des Védas et des Brâhmanas portent une doctrine de moralité médiocre dans laquelle domine le ritualisme destiné à promouvoir la prospérité et la joie par l'intermédiaire d'invocation et de pratiques salutaires où figurait principalement le sacrifice. La mythologie rig-védique était fondée sur l'adoration des forces de la nature où les phénomènes naturels sont personnifiés, imaginant des dieux sous forme humaine. L'anthropomorphisme, l'immortalité et la bonté naturelle constituent les caractères communs de ces

divinités. La religion est donc utilitaire où l'homme offrait des sacrifices aux dieux afin d'obtenir la prospérité.

La théorie selon laquelle tout homme vertueux renaîtrait après sa mort dans un lieu de délices et tout méchant dans un monde de tourments selon les actions commises lors de l'existence terrestre suscita un progrès philosophique lourd de conséquences. Ainsi dans l'univers naturaliste et optimiste du paganisme aryen s'introduisit une spéculation philosophique d'origine non aryenne dont le processus de pénétration représente l'essence même de la pensée indienne primitive, dont le brahmanisme et l'hindouisme seront l'aboutissement. Le ritualisme excessif des Brâhmanas, par son aridité et le pouvoir conféré à la classe sacerdotale, provoqua des mouvements contestataires avec l'apparition de religions nouvelles, le bouddhisme et le djaïnisme ainsi que des réflexions philosophiques d'où naquit la grande école des Upanishad. Cette pensée se caractérise par un monisme absolu, reconnaissant l'unité entre le principe individuel et le principe cosmique ou essence de l'univers. Ici les voies du savoir divergent absolument et délibérément de celles de l'acte sacrificiel. Le savoir procurait le seul moyen possible d'obtenir le salut grâce à la reconnaissance de l'unité existant entre le brahman et l'âtman.

Le thème essentiel de la philosophie des Upanishad évoque le mystère du monde inintelligible : où sommes-nous ? où vivons-nous ? où allons-nous ?

L'insuffisance de l'entendement dans les rapports avec la matière, vacille entre l'infini et l'éternel. Le moi individuel n'est qu'une succession d'états de conscience imprégné par l'agitation du corps et de l'âme. La vision intérieure, l'Âme de toutes les âmes est Altman, essence divine individuelle unique, sans forme, ni corps, ni esprit. C'est la compréhension suprême de Spinoza, la connaissance intérieure immédiate ou l'intuition de Bergson dans laquelle la vision psychique est épurée de l'effervescence extérieure.

Brahman est l'âme impersonnelle de l'univers, entité du monde intangible, base du Tout immuable et immortelle, vérité absolue et infinie.

Altman et Brahman ne font qu'un, notre âme se confond avec l'âme impersonnelle du monde, aspirant à la délivrance où l'absorption de l'individu dans l'Être se réunit dans le Tout. Cette dialectique se

confiant à la métempsychose et à la chaîne de réincarnation successive, cette théorie de la vie et de la mort se trouve en désaccord avec la religion occidentale individualiste.

Les théories monistes, mystiques, impersonnelles de l'immortalité, de la vérité divine de Védas furent raillées par le mouvement matérialiste des Charvakas, prônant l'inexistence de ce qui ne peut être perçu par les sens, l'âme n'étant donc qu'une illusion. Tous les phénomènes sont naturels, la matière seule réalité, le corps une combinaison d'atomes, le cerveau se substitue à l'âme pour appréhender les sensations extérieures, l'immortalité est une utopie, l'âme n'existant pas, elle ne peut renaître, aucune force surnaturelle n'intervient dans l'univers, l'hypothèse d'une divinité est inutile pour l'explication du monde. Après la mort l'homme se dissout dans les cinq éléments (terre, eau, feu, air, vie) et l'Atman s'identifie au corps. La morale est d'origine naturelle reposant sur les convictions sociales et non sur un ordre divin, la nature reste imperméable, impassible, face au bien et au mal, à la vertu et au vice, elle inspire les instincts et les passions humaines. Le but de l'existence est de vivre pleinement, la sagesse consiste en la recherche du bonheur, confondu avec le plaisir des sens. L'homme ne pouvant espérer une quelconque délivrance par le salut, niant l'existence de Dieu, le caractère sacré des Védas, la loi de Karman (acte entraînant une sanction automatique dans la réincarnation suivante de l'individu). Cette religion sans dieu débouchera sur le bouddhisme et le jainisme.

Bouddha créa une religion universelle, sans discussion sur l'éternité, l'immortalité, ou Dieu. Il n'y a ni commencement ni fin, ni fini ou infini, il n'existe pas de sanctions paradis, purgatoire, enfer, éternité. L'âme est un mythe, placée derrière le flot des états de conscience. Ni l'âme, ni la matière ne peuvent naître, il n'y a que des transformations et une continuité des états de conscience. Cette âme, ou ce moi imaginaire ne peut jouir d'aucune immortalité. La paix de l'âme ne réside pas dans la connaissance de l'univers ou de Dieu, mais dans l'oubli de soi et la bienfaisance, peu importe si l'âme est dépendante ou indépendante du corps, ces discours n'aboutissant jamais à la sagesse et à la paix. Cet athéisme agnostique, sans code moral ni châtement divin, associé à une psychologie sans âme s'accorde avec Héraclite et Bergson en ce qui concerne l'univers, et Hume pour l'esprit.

L'appréhension du mobilisme universel chez Héraclite s'ébauchera sur les siècles ultérieurs où la conception du sens de la vie humaine gravitera autour de l'entendement du Monde et de la compréhension de l'Univers, l'homme étant intégré dans une harmonie cosmique.

La notion de changement chez Bergson se retrouve dans la nature universelle par la puissance créative de la spiritualité humaine.

Hume se base sur l'empirisme de Locke où l'expérience porte les germes de la pensée humaine soulignant ainsi les limites de l'intelligence. Dans cette conception sceptique, athéiste, dissolvante à travers laquelle ni l'esprit ni la matière n'existent, il réduit le jugement aux idées, occulte le libre arbitre et assigne la raison à la passion. Il rejette la notion de matérialisme, car nous ne connaissons rien en dehors de nos perceptions et de l'impression mentale de nos idées, également le principe spirituel et d'immortalité puisque l'esprit n'est que vacuité. Ce scepticisme métaphysique doute de la réalité de Dieu, de l'âme et du monde inaccessible à l'intellect de l'homme.

Nous ne pouvons rien connaître en dehors de nos sensations, la matière est énergie, la substance mouvement, la vie est fluctuation vers le devenir et la mort. L'esprit qui tisse nos pensées et émotions n'est qu'une ombre ensevelie dans nos souvenirs et nos conceptions. Cette âme imaginaire n'existant pas, comment peut-elle renaître ? La réincarnation est acceptée sans que ce soit un sujet de débat. C'est dans l'amour de l'humanité que nous trouvons la paix, même la mort se perd dans la vastitude de l'infini. Le salut réside dans le nirvana où toute distinction entre la vie et la mort, le bien et le mal, la connaissance et l'ignorance cesse d'exister.

L'âme de Platon aborde le principe de dualité représentant une vitalité pure, incorporelle, immortelle. Après la mort l'âme, principe vital, pénètre d'autres organismes, elle s'élève purifiée dans un paradis où règne un bonheur éternel. Dans ce concept d'immortalité Platon destinait l'âme à la compagnie des dieux. Platon, comme Socrate, pensait que la connaissance mène à la vertu et au bonheur, mais acceptant les thèses orphiques et pythagoriciennes concernant une vie future, il ajouta que le savoir devait préparer notre vie dans l'au-delà car l'âme après une série de réincarnations doit retrouver son foyer divin. Son immortalité est liée à sa divinité ; elle ne peut ni naître ni périr, car elle insuffle le principe vital lié au concept de mouvement.